

Thierry Robinet

**LES ÎLES DE LA SONDE
(INDONÉSIE)**

Parcours d'un grand voyageur



ISBN 978-2-494118-13-3
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, février 2024

www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco,
Marie Armelle Terrien-Biotteau

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : © edanpo, Shutterstock

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'auteur	5
1. Sumatra	9
2. Les « hommes-fleurs » de Siberut	13
3. Mégalithes et statuaire de Nias	21
4. Les Dayak de Bornéo	25
5. Documentaires en Indonésie	35
6. Punan, les gardiens de la forêt	39
7. Bajau Laut, le peuple de la mer	43
8. Des enjeux pour demain	49
9. Les « enfants-varans » de Sulawesi	57
10. Tana Toraja	61
11. Le dernier empire de la voile	67
12. Rencontre du troisième type	73
13. Les Dani de la Baliem	77
14. Jour de guerre	83
15. Pilotes de missions	87
16. Papouasie, par-delà nos différences	91
17. Una – Korowai : le chemin des pierres de hache	99
18. La pyramide de Carstensz	113
19. Papouasie et showbiz	121
20. Asmat, le peuple de la mangrove	125
21. Raja Ampat, un paradis retrouvé	129
22. De Sukarno à Suharto	137
23. Aceh	143
24. Tectonique des plaques, volcans	157
25. Les « hommes-chevaux » du Tengger	161

26. Kawah Ijen _____	165
27. Les héros du volcan _____	171
28. Krakatau _____	179
29. Le sorcier du volcan _____	187
30. Un mandala en pierre de lave _____	193
31. Le « <i>pande kriss</i> » de Jogjakarta _____	195
32. Lembata. Et Dieu créa les baleines _____	201
33. Les cavaliers de Sumba _____	207
34. Komodo, perle de l'Extrême-Orient _____	213
35. La route des épices _____	219
36. Bali, « matin du monde » _____	227
37. Tourisme et réalités _____	235
38. Chemin spirituel _____	239
39. Destination finale _____	243
Épilogue _____	247
Remerciements _____	249

BAJAU LAUT, LE PEUPLE DE LA MER

Ailleurs dans cette immense Indonésie, survit un groupe très spécial, en grande perdition lui aussi : le peuple bajau, les « Gitans de la mer ». Il se divise en trois sous-groupes culturels ayant chacun leurs attaches dans un archipel différent.

À l'instar des Moken de Birmanie et des Orang Laut de Malaisie, les Bajau sont arrivés il y a des siècles en Indonésie, en provenance de l'archipel de Sulu situé au sud-ouest des Philippines. Ils ont suivi les côtes nord de Célèbes (Sulawesi) pour s'installer dans de petites criques et des îlots où ils ont pu vivre en paix, à l'abri des regards. Leur migration dès le XVIII^e siècle les a menés jusque sur les côtes de Célèbes, Bornéo, Sumatra, Florès, Komodo et du Nord de l'Australie. Dispersés aujourd'hui en petites communautés, ils jettent l'ancre au large des plages, dans les estuaires proches des mangroves et des eaux dormantes des lagons. Il ne reste plus beaucoup de peuples sur cette planète qui ont l'océan pour demeure : seuls subsistent quelques milliers d'errants en Asie du Sud-Est, derniers vestiges des cultures maritimes.

« Peuples de la mer, Nomades de la mer, Damnés de la mer, Gitans de la mer... » Que de qualificatifs pour ces hommes paisibles qui ont la mer pour unique ressource !

« *Sai, Sai* » : c'est à peu près tout ce que l'on va obtenir d'un Bajau Laut à la première approche. Au bout de quelques jours pourtant, le contact se noue, les sourires se dévoilent, le regard sur les choses de la vie se fait simple.

L'étranger est admis en peu de mots dans un monde pas tout à fait comme les autres.

M. Sang Sang est un djinn : un shaman, un homme-médecine. Il est originaire de Torosiaji, l'un de ces rares villages construits sur la mer dans la lointaine province de Gorontalo, située dans le Nord de l'île de Célèbes. Il a rendez-vous ce matin sur une lepa (pirogue traditionnelle bajau) avec un vague cousin, au bord d'un îlot corallien entouré de mangrove. Voilà des mois qu'il ne s'est pas rendu dans ce coin, à seulement trois heures de navigation de son domicile. Et pourtant, le lagon est riche en poissons, concombres de mer, requins à pointes blanches, carangues et mérours.

Sang Sang est venu car un groupe de Bajau Laut s'est formé dans une crique aux eaux dormantes. Fait rare de nos jours pour des gens qui habituellement œuvrent seuls, cachés dans les mangroves. Appelé pour soigner un vieil homme, le djinn, en contact avec les puissances des ténèbres, est capable de prédire l'ordre qui gouverne le monde des esprits et de donner des conseils, pour détourner la colère des forces occultes de l'univers. C'est vers Sang Sang que la petite communauté se tourne, car les médecins de la terre ne valent pas grand-chose aux yeux des derniers vrais Bajau. Sang Sang prodigue soins, paroles de paix, et donne gratuitement quelques potions ancestrales, confectionnées à la maison avec des plantes médicinales.

Le temps ne compte pas pour un Bajau. La petite flottille des lepas forme leur société, et leur mode de vie est uniquement axé sur la mer. Les pirogues se rassemblent régulièrement au même mouillage. La vie se règle sur les marées, les courants et les mouvements saisonniers du poisson.

Le cycle perpétuel de la nuit et du jour, du lever et du coucher de soleil, n'est que secondaire comparé aux exigences de la mer.

C'est pourquoi, au regard des Occidentaux habitués à rythmer leurs activités selon les heures, la vie des Bajau semble étonnamment chaotique. Une escadre entière de plusieurs lepas peut se mettre en route au milieu de la nuit pour pêcher à la lanterne, ou pour arriver avant l'aube à un rendez-vous sur un site poissonneux, revenant à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Une expédition se prolonge un ou deux jours suivant les prises, et même jusqu'à plusieurs semaines, bien que les Bajau ne s'éloignent que très rarement à plus de 20 km de leurs lieux d'activité habituels.

La lepa en bois est une excellente pirogue : très équilibrée, elle peut soutenir de grands vents. À l'origine, les Bajau vivaient uniquement sur leurs bateaux. Mais aujourd'hui, certains, à l'image de Sang Sang, se sont établis plus ou moins temporairement près du rivage, où ils partagent en famille, en dehors de la lepa, une maison construite sur pilotis, sur la mer, où il fait bon se reposer après certaines expéditions au long cours.

Un Bajau Laut se nourrit exclusivement de poisson et de riz, car il considère comme impure la chair des animaux terrestres. Dans le golfe de Tomini, un système d'échanges basé sur le troc s'est établi depuis de nombreuses années avec les marchands de la côte : poissons séchés sur les frêles plateformes attenantes à la pirogue, contre riz, manioc, légumes, casseroles ou couteaux. De nos jours, ces relations commerciales sont des plus amicales. Mais jadis, elles étaient souvent tendues : razzias, vols et même esclavage étaient

monnaie courante. La suspicion et les séquelles de ces conflits, ou leur ignorance par les gens de la côte, font du Bajau Laut un être méfiant, en marge de la société.

Sang Sang est parti pêcher ce matin sur le tombant de la barrière de corail aux eaux turquoises. Son embarcation munie d'un simple moteur « à longue queue » toussote dans la brume matinale. Au même moment, sur la rive où la marée basse a découvert une étroite plage au bord de la mangrove, des hommes du clan surélèvent quelques lepas sur des rondins de bois. Une cale sèche obligatoire qui permet pendant la belle saison de débarrasser les pirogues des algues et du sel qui s'y sont incrustés, en brûlant des branches de cocotier ou de pandanus sous la coque. À marée montante, le travail terminé, les lepas retrouvent leur place dans la flottille.

Le soir tombé, les bateaux prennent leur quartier de nuit dans un coin de la baie en un bal silencieux, pas trop éloignés les uns des autres, mais suffisamment pour préserver l'intimité des couples. L'habitation paraît à première vue minuscule. Pourtant, cette délicate structure de bois aux parois faites de planches et couverte de nattes en feuilles de palme tressées constitue un excellent abri contre le vent et les pluies de mousson. L'arrière de la lepa est consacré au repos, l'avant à la cuisine et au travail. De petits magasins de vivres sont aménagés sur les côtés.

Poissons séchés, concombres de mer, poulpes et poissons-pierre sont salés puis rentrés pour la nuit, entassés dans des paniers de bambou. Quelques animaux domestiques vivent à bord de chaque embarcation, dont un cacatoès commun à ces îles qui va se percher en haut du mât dressé à tribord.

Il fait nuit. Sang Sang est revenu tard de sa pêche fructueuse aux poissons volants : il pourra en tirer un prix correct à son retour, demain, à Torosiaji. Pour l'heure, il a repris sa place parmi les siens, allant de lepa en lepa donner de bons conseils et souhaiter à chacun une bonne nuit.

En saison sèche, à quelques degrés au nord de l'équateur, rien ne bouge, ni le ciel ni la mer. La brume s'éparpille vers les collines de la côte et les génies de la nuit avec elle. C'est à cet instant précis que les couleurs prennent leur exacte nuance. Plus tard, tout redeviendra gris et uniforme, la mer plate et l'air lourd. Chaque famille a préparé ses filets. Les lepas se positionnent et la caravane, lentement, s'ébranle vers un nouveau lieu de pêche : un jour identique à la veille, identique au lendemain...

Au côté de Sang Sang, je les regarde s'éloigner. Ces hommes et ces femmes ont un destin hors norme. Malgré l'islam présent dans leur vie, ils ont conservé intactes leurs traditions animistes des temps anciens. Ils accordent une place importante aux génies du vent et des eaux, aux cérémonies de la vie et de la mort, aux présages et aux superstitions. Et tout le paradoxe est là lorsqu'un homme meurt : c'est seulement à cet instant qu'il possède enfin sa terre. Son bateau est démonté et ses planches lui servent de cercueil. Il sera enterré sur la plage, le regard tourné vers la mer. Depuis son tombeau, il va scruter le grand large, veiller magiquement sur les lepas et les familles qu'ils hébergent. Symboliquement, il continuera à naviguer.

Les lepas s'évanouissent derrière les îlots de jungle intacte, comme une fuite programmée. Non pas pour fuir le prosélytisme religieux de jadis, mais plutôt la pêche à la dynamite qu'ils exècrent, qui tue les coraux sources de vie

et de nourriture, ainsi que la transformation de leur territoire marin en zone de pêche intensive. Et ce n'est pas le Chinois installé sur l'île de Lancoba toute proche, ou les services de police qui touchent des pots-de-vin qui me contrediront, lorsqu'en 2014 j'ai constaté de visu les bateaux-usines en provenance de Hong Kong entrer régulièrement dans les eaux indonésiennes pour piller, en toute impunité, leur richesse marine exceptionnelle.

Ils ne sont pas bajau, ceux qui paient la chasse au napoléon ou au *kerapu tikus* (mérrou bossu), à la chair si savoureuse que les restaurants de Hong Kong se disputent à prix d'or.

Bajau Laut, le peuple de la mer, survivras-tu une génération encore ?

LES DANI DE LA BALIEM

Nichés à 1 700 m d'altitude dans la grande vallée fertile de Baliem que cerne un mur de montagnes d'accès difficile, la plupart des Dani vivent encore aujourd'hui une existence issue tout droit du néolithique. Habitant des villages fortifiés par de hautes barricades de bois et d'épineux, ils utilisent toujours, comme leurs ancêtres, des instruments en pierre et en bois, tels la hache de cérémonie ou le bâton à fourir.

Voyager en ce début de XXI^e siècle dans cette vallée, c'est retrouver le parfum enivrant des explorateurs des années trente, comme l'Américain Richard Archbold qui mena une expédition sur les bords du lac Habema, au pied du mont Trikora (4 750 m), où les vestiges de son camp de base restent visibles et dispersés dans les hautes herbes. C'est aussi pénétrer dans un monde souvent irréel, qui lentement se mélange aux réalités bien humaines de la modernité.

Miagaima, un village tout proche de la rivière Baliem à l'ouest du territoire de l'ethnie Kurelu, prépare une fête qui va durer une bonne semaine. Hymne à la tradition, aux ancêtres, au travail de la terre, aux femmes. On va célébrer le mariage de l'une d'elles et le rituel qui s'y rattache est très compliqué. Tout, dans les coutumes, passées ou actuelles, de ce petit village fermé derrière de hautes barricades est tourné vers la communauté. Microcosme d'un clan qui a ses propres règles et modes de pensée hérités de traditions séculaires.

L'Indonésie est pourtant bien présente aujourd'hui en Papouasie ; la technologie s'y fraie un chemin à pas de géant et l'alphabétisation progresse jusque sur les pentes de ses montagnes enneigées. Toutefois, il n'existe pas une contrée sur cette planète semblable à cette île.

À Wamena, chef-lieu de la province, on voit au quotidien déambuler des hommes et des femmes presque nus, les premiers habillés du seul *holim* (ou *koteka*), un étui pénien formé d'unealebasse, les secondes, seins nus et vêtues d'une jupe en raphia ou en fibres d'orchidées, selon qu'elles sont mariées ou non.

Ce matin, une vingtaine de femmes et d'hommes du clan proche de la future mariée se rendent à pied jusqu'à Jiwika, distant de 15 km. En Papouasie, une telle marche ne fait peur à personne.

Tous sont partis tôt rejoindre les sources salées d'Iluerainma afin de préparer le mélange de jeunes pousses de bananiers et de fibres d'orchidées qu'ils transportent et qui servira au banquet du village avec ses dizaines d'invités, mais surtout pour la confection de la robe de la mariée. Ces sources sont perchées dans la montagne à une heure de marche de Jiwika et le chemin grimpe raide, avant d'arriver vers un petit bassin à la surface opaque, tout près d'un torrent. Sous les rochers suinte une eau dont la teneur en sel est très forte. Eau source de vie, nécessaire pour les tribus locales, car elle apporte son complément d'iode à l'organisme. Elle sert aussi à saler les aliments et dans le cas présent, à rendre les fibres d'orchidées et les pousses de bananiers plus malléables. Toute la matinée je regarde ces gens œuvrer jusqu'aux heures chaudes du jour, le soleil étant redoutable même à plus de 2 000 m d'altitude.

Retour de nuit après quinze nouveaux kilomètres de marche. Je les suis tant bien que mal, ils ne sont jamais fatigués, ne s'arrêtent jamais, même les femmes avec leurs trois *nokens* (sacs à dos en fibres végétales) superposés, chargés et lourds comme ce n'est pas permis.

La foule se presse déjà au hameau de Miagaima. La future mariée va arriver sous peu et s'installer dans la hutte communautaire du clan, la *hunila*, qui sert de lieu de rencontre, d'échanges d'idées et de discussions. On y traite de tous les problèmes liés à la vie collective, de la cuisson des repas par exemple, surtout en ce jour béni où cette grande case devient strictement la propriété des femmes. Seuls les enfants en bas âge peuvent y pénétrer, aucun homme ne s'y risquerait sous peine de déclencher les foudres des anciennes et attirer sur la future épouse de mauvais augures, créant ainsi des conflits internes au clan.

Le lendemain, la jeune fille s'est levée à 3 heures du matin. Anxieuse, elle guette le lever du jour où elle va devoir rester debout et nue pendant plus de huit heures, le visage recouvert d'un *noken* cousu en fibres d'*Aquilaria*. Le temps qu'il faut pour que les anciennes du clan kurelu ajustent les longues fibres couleur rouge et or autour de ses hanches. Un travail de patience, méticuleux, d'amour, qui rappelle aux vieilles femmes leur jeunesse envolée. Dans un coin, assis sur la paille qui jonche le sol en terre, d'autres femmes chantent, présentent les nouveaux *nokens* que toute jeune femme se doit d'avoir dans son trousseau. La mère de la future mariée s'isole, pleure la perte de sa fille qui va partir dans un village lointain. C'est peut-être la dernière fois qu'elles se voient.

Il n'y a pas si longtemps, trente ans tout au plus, voyager dans l'Ouest de la Baliem, alors que des guerres claniques explosaient de façon sporadique, constituait un réel danger de se faire kidnapper ou tuer. En temps de conflits, il ne faisait pas bon s'aventurer en territoire méconnu, possédé par d'autres esprits, d'autres lois, d'autres croyances. Aujourd'hui encore, dans certains coins reculés des montagnes, si une jeune fille se marie avec un garçon d'un village distant de 10 km, il est possible que ses parents et leur descendance ne se revoient plus jamais.

Courageuse, la promise va rester toute la journée immobile, les mains agrippant une poutre, ne montrant aucun signe d'impatience. Le moment est trop important, elle doit être digne et prouver sa valeur de femme.

En dehors de la maison, les préparatifs se poursuivent : les hommes se maquillent entre eux. Point de miroir, l'eau conservée dans une feuille d'igname permet de se regarder en transparence et de peaufiner le maquillage. Celui-ci est refait constamment au fil des heures, car le soir venu et jusqu'au lendemain matin, chants, danses et parures seront les plus sûrs garants pour se faire remarquer par les jeunes filles et peut-être rencontrer l'âme sœur.

Ces festivités viennent en droite ligne du néolithique. Les hommes coupent le bois avec d'énormes haches de pierre troquées dans la région de Yingme, dans l'Ouest de la vallée. Un ancien allume le feu, méthode *Guerre du feu*, avec un bambou, une corde en rotin, de l'amadou et un bâtonnet. Un jeu d'enfant pour un Papou. Ce feu sert à chauffer les pierres qui tapissent le trou de cuisson à l'étouffée. Dans ce four improvisé, on place ensuite des feuilles de pandanus,

des ignames et des quartiers de cochon qui, une fois la cuisson terminée, seront partagés en fonction de l'importance de chaque personne présente.

En silence, le partage commence ; seul le chef donne de la voix, les directives à chacun. Pour les cochons, exécutés auparavant d'une flèche en plein cœur, la découpe avec un couteau en bambou effilé a été savante. La queue et les oreilles placées sur une feuille de bananier sont posées devant le chef de clan. Mais, exceptionnellement, parce qu'il y a mariage, Isak le chef de clan offre ces deux présents à la mère de la mariée.

Certains ont de la viande à manger, d'autres uniquement les os à ronger ou rien du tout. Le partage détermine à cet instant précis la position de la personne et de la famille dans le clan. Cela me fait de la peine de voir se dessiner la tristesse sur certains visages d'enfants, tandis que leur copain d'à côté avale goulument la chair de porc qu'ils aiment tant. Mais il en est ainsi : il ne faut pas aller contre les règles de vie sous prétexte que...

Le *silimo* (la cour du village) bruisse maintenant de la foule des invités. Tout le monde danse, les chants de guerre et d'amour mélangés s'élèvent. Va-et-vient incessant de guerriers emplumés, le visage grimé de graisse de cochon incorporée à de la suie. Pour l'occasion, on ressort d'une case enfumée la momie de l'ancêtre, un ancien chef de guerre renommé. Pas loin de 2 siècles, la momie, à ce que l'on dit ! Autrefois, le rituel était immuable : les dépouilles des chefs de clan étaient séchées et fumées pour être conservées dans la *onai*, la case des hommes. Ici, à Miagaima, l'esprit de l'ancien chef est toujours présent, un gage d'immortalité et de pérennité des coutumes.

La chrétienté, bien implantée depuis cinq décennies en Papouasie, a aboli lentement mais sûrement nombre de rites animistes. Seuls deux ou trois villages de la vallée entretiennent encore ces traditions.